De quelques remarques finales

Autor(en): **Goetschin, P.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales**

Band (Jahr): **39 (1981)**

Heft 3: **HEC : Symposium 1981 : L'évolution probable du progrès technique et de ses conséquences économiques et sociales**

PDF erstellt am: **29.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-138692

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

De quelques remarques finales

P. Goetschin,
professeur à l'Université de Lausanne
et à l'IMEDE

Le Symposium HEC 1981 a permis d'évoquer l'extraordinaire envol de la science et des technologies auquel nous assistons depuis quelques décennies. Point n'était besoin de faire référence aux futurologues les plus audacieux pour imaginer les potentialités des microprocesseurs, des télécommunications, de l'automation à intelligence artificielle ou des manipulations génétiques. A croire qu'un certain déterminisme de la curiosité nous conduit inévitablement à plus de créativité, d'invention et d'innovation, mouvement que vient renforcer la concurrence pour la domination des marchés et l'exercice du pouvoir.

Inscrites dans l'éternelle dialectique du bien et du mal, science et technologies sont porteuses d'espoirs et de craintes. Si l'ingénierie biologique laisse penser que le cancer sera un jour vaincu, elle ouvre aussi la porte à des moyens de destruction sans pareils. Ainsi s'est posée une problématique redoutable: il faut poursuivre les recherches, parce que c'est dans la nature de l'homme et que la société a besoin de ses fruits; mais nul ne peut prévoir et empêcher des utilisations catastrophiques pour le genre humain. Dans «Plaidoyer pour l'Avenir», Louis Armand écrivait, il y a quelques années déjà: «Ce n'est pas la technique qui représente le vrai danger pour la civilisation, c'est l'inertie des structures». Et c'est un peu la même vision qu'exprimait Jean Fourastié dans «Le Grand Espoir du XX^{e} Siècle»: «Le retard des sciences économiques et sociales sur les sciences de la matière est l'une des causes des malheurs actuels de l'humanité. La technique emporte l'homme vers des horizons imprévus».

Faut-il comprendre que nous sommes entrés dans une ère où la poursuite de la connaissance de la matière et l'asservissement de la nature ne sauraient durer, avec des effets bénéfiques, sans un progrès simultané des rapports sociaux et des institutions et une réaffirmation de valeurs fondamentales, sans lesquelles l'homme n'est qu'un jouet en ses propres mains? «Science sans conscience est ruine de l'âme» — citation facile, mais respect difficile!

Si la place de la science et des technologies dans la société est propre à susciter de vastes réflexions, fréquemment contradictoires, la réalité quotidienne, qui est notamment celle de l'entreprise, ne peut être effacée. Plus que jamais la compétitivité est conditionnée par les produits et les procédés nouveaux. Le Japon, parce qu'il a su passer rapidement du stade de l'imitation à celui de l'innovation, puis de l'invention, a secoué les structures européennes et américaines, souvent trop indolentes. Le gestionnaire peut et doit sans doute philosopher, mais dans la lutte sans merci qu'il est forcé de livrer sur les marchés, il n'échappe pas à la nécessité de s'appuyer sur des technologies, tant pour sa production que pour son organisation. Une question importante qui se pose est la suivante: comment un entrepreneur, qui n'est pas lui-même technicien, peut-il identifier, dans la masse énorme du savoir scientifique applicable, les idées porteuses de croissance pour sa firme?

Cette interrogation n'est pas sans conséquence pour des étudiants en sciences sociales et tout particulièrement pour les HEC, dont beaucoup auront à envisager une vie professionnelle dans un milieu fortement teinté de technologies et où les promotions iront parfois à ceux qui se sentent à l'aise avec les concepts et les langages de ces technologies. Il est déjà des secteurs où l'ingénieur formé à la gestion a de sérieuses chances d'assumer les responsabilités principales. Certes, on ne peut pas tout savoir, mais il est intéressant de constater que les écoles techniques se préoccupent d'élargir la formation de leurs étudiants, ainsi qu'en témoigne le texte suivant paru dans Polyrama (EPFL, mai 1981): «Il serait aussi pertinent ... d'accroître la part de la formation non technique, plus particulièrement dans les domaines touchant le droit, l'économie, la finance, les comportements humains et sociaux; des connaissances minimales dans ces sujets sont vraiment nécessaires pour tout ingénieur actif dans une grande ou une petite entreprise».

Il est heureux que des étudiants HEC abordent périodiquement les grands problèmes que posent la science et les technologies dans notre société. Mais il convient aussi qu'ils ne soient pas désarmés face aux décisions qui incorporent de fortes doses de technicité. Il s'agit peut-être moins ici de «connaissances minimales», ainsi qu'il est dit plus haut, mais plutôt d'une perception et d'une sensibilité accrues eu égard aux évolutions de la science et des technologies. Poser le problème ne provoque pas immédiatement la solution. Mais il conviendra de ne pas perdre de vue cette dimension dans les programmes futurs de l'Ecole des HEC.